

Québec français



Les territoires de la littérature américaine Auster, Banks, Delillo

Roger Chamberland and Marie-Claude Bolduc

Number 130, Summer 2003

La littérature américaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55710ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chamberland, R. & Bolduc, M.-C. (2003). Les territoires de la littérature américaine : Auster, Banks, Delillo. *Québec français*, (130), 33–39.



Les territoires de la littérature américaine

AUSTER, BANKS, DELILLO

par Roger Chamberland avec la collaboration de Marie-Claude Bolduc

Les noms qui reviennent le plus souvent lorsqu'on parle de la littérature américaine contemporaine sont évidemment ceux qui circulent le plus dans les grandes surfaces dont le genre tend à rejoindre un public plus large : on pense ici à Stephen King, John Grisham, Barbara Cartland et quelques autres. Cependant, il y a des auteurs qui sont moins visibles, c'est-à-dire qui ne font pas l'objet de publicité particulière ou de présentoir particulier dans les kiosques à journaux et revues, mais dont l'œuvre fait petit à petit son chemin parmi les aficionados parce qu'elle reste marquante des grands enjeux sociaux, politiques, culturels et économiques de la société américaine. Parmi ces auteurs, nous en retiendrons trois qui, chacun à sa façon, représentent l'un des vecteurs de force de la littérature américaine : Paul Auster, Russell Banks et Don DeLillo.

De la poésie au cinéma

Auteur-culte pour plusieurs, Paul Auster n'a pas fait que dans le roman, il a aussi touché la poésie, le théâtre, la scénarisation et la réalisation au cinéma en plus d'écrire des essais, des romans, des récits et des nouvelles. Né à Newark dans le New Jersey, il étudie les littératures française, anglaise et italienne à Columbia University où il obtient finalement un Master of Arts. Après un court séjour en France (1971-1975), où il traduit un certain nombre de poètes, il revient aux États-Unis où il commence à publier de la poésie avant d'écrire des romans. En 1987, *La cité de verre*, le premier volet d'une trilogie romanesque, le fait connaître et lui apporte une notoriété rapide. Suivront *Revenants* et *La chambre dérobée* qui compléteront la *Trilogie new-yorkaise* en 1988. Parmi les autres romans que publie Auster, on peut souligner *Le voyage d'Anna Blume* (1989), *Moon Palace* (1990), *Leviathan* (1993), *Mr Vertigo* (1994), *Smoke* (1997), d'ailleurs porté à l'écran avec la collaboration de Wayne Wang, *Tombouctou* (1999) et *Le livre des illusions* (2002). Parallèlement à la publication de ces œuvres

de fiction, il publie des textes en prose, des essais, dont *Le carnet rouge* (1993), de la poésie et des pièces de théâtre. Il travaille également pour le cinéma d'abord avec Philipp Haas puis avec Wayne Wang pour au moins trois films, dont *Smoke* (1995), qui obtient l'Ours d'argent et le prix spécial du jury au festival de Berlin ainsi que le prix du public au festival de Locarno, avant de réaliser seul son propre film : *Lulu On The Bridge*.

Les mystères de la mégapole

Dès ses premiers titres, Paul Auster s'affiche résolument comme un écrivain de New York. Plusieurs romans et films prennent cette ville comme toile de fond, voire comme personnage tant sa présence semble participer du climat romanesque ou filmique. Les descriptions de la ville permettent d'en saisir le pouls et de deviner l'esprit de ses habitants. Sa trilogie new-yorkaise est exemplaire à ce chapitre : Auster nous entraîne dans les péripéties d'une filature d'un prisonnier récemment libéré et que l'on soupçonne de vouloir se venger de celui qui l'a dénoncé dans *La cité de verre*. Le deuxième opus est aussi une filature, mais de type kafkaïen puisque le détective Bleu, à la demande de Blanc, doit surveiller Noir qui, pourtant, ne fait rien d'autre que lire et écrire. Situation banale qui petit à petit entraîne Bleu à se demander d'où vient la véritable menace : de son employeur ou de celui qui est filé ? *La chambre dérobée*, dernier volet de cette trilogie, est d'un tout autre registre. Le narrateur se voit hériter des droits d'auteur pour des manuscrits que lui a laissés un ami d'enfance et qui semble avoir disparu de la circulation. Or ces manuscrits se révèlent de véritables bijoux en leur genre et rapporteront gros au narrateur jusqu'à ce que Fanshawe, son légataire, refasse surface. *Moon Palace* se passe aussi à New York et présente le récit de la vie de Stanley Fogg qui aboutit dans la métropole en 1965 et que l'on suit jusqu'au moment où, sept ans plus tard, il découvre l'identité de son père qu'il n'a jamais connu. *Leviathan* se déroule encore à

New York et met en scène un écrivain qui ne parvient pas à terminer son roman, justement intitulé « Léviathan », parce qu'il doit affronter des terroristes avec qui il travaillait précédemment.

On pourrait continuer ainsi pour chacun des romans et des films et montrer la force et le pouvoir qu'une mégalopole peut exercer sur ses gens. Cependant, l'œuvre d'Auster s'intéresse à la question de l'identité, à sa dissolution progressive dans un continent où il est facile de se perdre. C'est dire que l'errance, aussi bien intérieure que continentale, alimente le romancier qui jongle constamment avec les hasards de la vie et ceux de la mémoire afin de montrer que la conscience contemporaine s'accommode plus ou moins bien de la fragmentation du tissu social.

Russell Banks

En mettant en scène les marginaux, les exclus et les déclassés, Russell Banks témoigne de ses préoccupations sociales et morales dans une Amérique qui laisse peu de place à ses laissés-pour-compte. Né au New Hampshire en 1940 dans un milieu familial marqué par la violence, Banks complète ses études en Caroline du Nord après avoir vécu et travaillé en Floride et en Jamaïque. Depuis, il enseigne la création littéraire à l'Université de Princeton et anime des ateliers d'écriture auprès de délinquants détenus. Dès ses premiers ouvrages, il manifeste une sympathie naturelle pour les petites gens qui en ont à découder avec la vie et qui vivent avec leurs rêves brisés et leur espoir soutenu. *Trailerpark* (1981) raconte le destin malheureux et fatidique d'une douzaine de personnes habitant chacune une maison mobile dans un parc. *Histoire de réussir* (1986) explore les relations père-fils et celles du couple et questionne les probabilités de réussir lorsqu'on vient d'un milieu marqué. Mais c'est dans ses romans que Banks donne la véritable mesure de son écriture romanesque qui, sous des dehors relativement conventionnels, renferme un certain lyrisme qui ne sacrifie en rien l'efficacité d'une trame romanesque finement tissée. *Continent à la dérive* (1985), un *road novel*, nous met en présence d'un pauvre type qui en a assez de la misère dans sa Nouvelle-Angleterre natale et qui voit la Floride comme un nouvel Eldorado. Il part avec sa famille et traverse les États-Unis du nord au sud pour arriver là où il ne découvre enfin que ce qu'il avait tenté de fuir. Parallèlement, on suit la traversée de *boat people* qui tentent de fuir leur pays en embarquant illégalement sur un bateau. Quelques Haïtiens à peine atteindront les rives de la Floride et tenteront leur chance en Amérique, tandis que Bob Dubois déchantera rapidement et se retrouvera dans un cul-de-sac.

Sous le règne de Bone est plutôt un roman réalité : linéaire dans sa construction et de facture réaliste dans ses descriptions. Il nous permet de suivre Chappie-Bone, un jeune fugueur de 15 ans, qui s'est sauvé de la maison familiale où règne la violence. Il voyage à travers les États-Unis et fréquente toutes sortes de marginaux jusqu'à ce qu'il croise la route de I-Man, un vieux Jamaïcain qui lui montrera une autre voie. Dès lors, Chappie devient Bone à l'image des os croisés qu'il se fait tatouer sur l'avant-bras. Heureusement qu'il semble y avoir une bonne fée pour ce Bone qui parviendra à s'en sortir. Ce roman écrit à la première personne se laisse lire d'une seule traite tant l'auteur assure la cohérence du récit avec beaucoup de doigté. Autre *looser*, dans *Afflictions*, que

ce policier alcoolique du New Hampshire qui vit une véritable descente aux enfers et qui s'enfonce dans les méandres de son passé et les échecs de sa vie, mettant au jour les blessures sous-jacentes aux valeurs prônées en Amérique. Le film qui a été tiré de ce roman, et mettant en vedette Nick Nolte, a remporté plusieurs prix et traduit bien l'esprit du roman. Autre roman qui a été porté à l'écran par le réalisateur canadien Atom Egoyan : *De beaux lendemains*. Dans ce livre, c'est toute une petite communauté qui, frappée par un accident tragique où une vingtaine d'enfants ont péri noyés lors du dérapage de l'autobus scolaire où ils prenaient place, fait figure de perdant lorsqu'un avocat flairant la bonne cause met au jour les rivalités, les trahisons et l'hypocrisie qui régnaient dans ce petit village du nord-est des États-Unis. Enfin *Pourfendeur de nuages* reprend à son compte la relation conflictuelle entre les groupes ethniques qui rend si complexe la société américaine. Banks retrace la guerre héroïque menée par l'abolitionniste John Brown contre l'esclavage.

Il n'est pas nécessaire de résumer tous les romans de Banks pour préciser que sa poétique romanesque dénote une certaine ambivalence entre le roman à tradition romantique et mythique et les effets structurels de la modernité. Le personnage « banksien » épouse souvent le même parcours qui part d'un refus ou d'une remise en question (de l'autre, de son passé, de sa propre existence, ou de la société telle qu'elle est, c'est-à-dire du réel à proprement parler) pour suivre une période d'errance, de quête indécise, et finir par découvrir ou révéler, le plus souvent dans l'échec, que le mythe n'est pas à chercher dans le rêve, le désir, l'au-delà, mais dans l'ici, dans l'observation et l'expérience du réel. L'œuvre de Banks oscille entre la métafiction et la naïveté romanesque, comme le soulignait Marc Chénétier. Autrement dit, Banks s'adonne au roman expérimental, comme dans *Hamilton Stark* où il déploie avec force une mise en abyme métafictionnelle, et pratique avec le même bonheur le roman plus classique, comme *Sous le règne de Bone*, qui s'ancre à la tradition réaliste inaugurée par les Whitman, Ralph Ellison et Richard Wright. Quoi qu'il en soit, l'Amérique que dépeint Banks donne à penser que le bonheur et le succès ne réussissent pas à tout le monde et que les inégalités sociales persistent malgré l'abondance.

Don DeLillo

De tous les écrivains américains contemporains, Don DeLillo est probablement celui dont l'œuvre connaît le plus de retentissement dans son propre pays, mais aussi à l'étranger. Né dans le Bronx (New York) en 1936, il étudie à la Fordham University et travaille quelque temps dans le monde de la publicité avant de se consacrer à l'écriture. Il publie son premier roman, *Americana* (1971), qui déjà le fait remarquer par la critique. DeLillo commence à y développer certains thèmes qui traverseront toute son œuvre : la célébrité, le consumérisme, le culte des vedettes et la conspiration. Toutefois, deux autres romans, non traduits en français, ne reçoivent pas l'accueil escompté du public et de la critique. La publication de *L'étoile de Ratner* (1976), *Joueurs* (1977) et *Chiens galeux* (1978), qui sont largement influencés par le cinéma européen, le jazz et l'expressionnisme abstrait, deviennent des romans cultes. *Les noms* (1982), un thriller psychologique, touche un public plus large, mais *Bruit de fond* (1985) marque sa véritable consécration puisqu'il rem-

porte le *National Book Award* pour ce titre. Suivront *Libra* (1988), *Mao II* (1991), qui vaut à son auteur le PEN / Faulkner Award, *Outremonde* (1997), que d'aucuns considèrent comme son maître-livre, et *The Body Artist* (2001). Don DeLillo, que le romancier anglais Martin Amis qualifiait de « poète de la paranoïa », est surtout un écrivain qui n'a pas peur de jouer avec les conventions romanesques en multipliant les trames et les centres d'intérêt au cours d'un même récit. Il cultive également les fictions complexes et audacieuses et n'hésite pas à intégrer d'autres langages que la littérature où se mêlent l'épistémologie, la philosophie, la biologie, les mathématiques, l'anthropologie et la physique. Malgré tout, DeLillo reste un chroniqueur social de première ligne qui traite néanmoins de la réalité à partir de l'ordre et du chaos, de l'aléatoire qui règne dans les systèmes à partir de la théorie du chaos.

Ses livres affichent une telle variété de thèmes que le lecteur est parfois pris de vertige. De la même manière, ils témoignent de la part de l'auteur d'une connaissance très approfondie des systèmes de pensée à un point tel que le fictionnel glisse parfois vers le scientifique pur, le romancier vers l'essayiste. *Bruit de fond*, par exemple, raconte l'histoire paisible d'un professeur d'université qui enseigne un sujet particulier : Hitler, et qui vit avec sa femme entouré d'une famille nombreuse issue de leurs précédents mariages. Citoyen moyen vivant dans l'Amérique profonde, il entend le bruit de fond des automobiles, des machines à laver, des slogans publicitaires et des cris d'enfants. Cette vie paisible est bouleversée lorsqu'un gaz toxique se répand dans l'atmosphère à la suite du déraillement d'un train. Dès lors, l'angoisse de la mort perturbe la tranquillité du couple jusqu'à devenir un nouveau bruit de fond. Dans ce roman, DeLillo n'hésite pas à produire des rapports scientifiques, à discuter d'écologie et d'environnement, tout en restant près de ses personnages.

Comme l'écrit Marcel Labine¹ « L'œuvre de Don DeLillo interroge en grande partie l'Histoire et la mythologie américaine : le territoire, le complot terroriste, la communication, le baseball et la publicité ». On n'a qu'à lire *Outremonde* pour s'en convaincre, car dans ce fort roman de plus de 800 pages, le romancier revisite la petite et la grande Histoire du dernier demi-siècle à partir de la chronique des vies ordinaires hantées par la guerre froide, de l'histoire de la bombe atomique et du légendaire match de baseball disputé à New York en 1951. On y rencontre aussi bien J. Edgar Hoover, Frank Sinatra que Marilyn Monroe qui croisent et recroisent les personnages de la fiction. Véritable radiographie de l'Amérique, *Outremonde* exprime la vision d'un écrivain sur la menace nucléaire, les conspirations de la CIA, la division du monde en blocs opposés et le rôle et la fonction de l'art dans la vie des individus. À plus d'un titre, il reprend et condense sous une autre forme tout ce qu'il a déjà écrit.

Le Reality Show de la fiction

Paul Auster, Russel Banks ou Don DeLillo ont marqué la littérature américaine des vingt dernières années. Chacun à sa manière a été l'observateur, le visionnaire, voire la voix d'un groupe social ou d'une communauté donnée, même si les trois sont de la côte est et ont été marqués par la vie et les mentalités de leur région respective – si l'on considère bien entendu que New York a elle seule représente une région ! –, chacun enregistre le dis-

cours social à sa manière et l'exploite selon son style. Toutefois, ce qui frappe le plus dans cette littérature, et cette remarque pourrait caractériser une large partie du corpus américain, c'est que cette fiction se déploie dans l'action même des protagonistes et ne cherche pas à explorer les méandres de la pensée humaine pas plus que les mécanismes de l'inconscient. Il revient au lecteur de remonter le fil d'Ariane et de donner forme et force à ces personnages qui ne sont jamais banals, mais qui n'obéissent pas pour autant à des déterminismes psychanalytiques dont on ne tient pas à s'encombrer.

C'est sans doute cette multiplication de héros spontanés et d'histoires à tiroirs qui rend la fiction américaine si fascinante. On y apprend à vivre et à réfléchir en temps réel.

Note

- 1 Marcel Labine, *Le roman américain en question*, Québec/Amérique, Montréal, 2002.

Toni Morrison



Toni Morrison voit le jour en 1931 à Lorain en Ohio. Alors qu'elle est encore toute petite, sa famille déménage vers le Nord pour fuir le racisme dont elle est victime. Dès sa plus tendre enfance, elle baigne dans la culture afro-américaine, alors que par la tradition orale, sa famille entretient le folklore, les mythes et les légendes à travers des soirées de contes. Elle enseigne dans plusieurs universités américaines, dont celle de Princeton où elle s'efforce, encore aujourd'hui, de défendre le rôle des artistes et la représentation des Noirs dans le milieu littéraire américain. Détentrice d'une multitude d'honneurs et de prix, dont le Pulitzer Award en 1987 pour son roman *Beloved* et l'*American Academy and Institute of Arts and Letters Award*, elle est la première femme Noire à obtenir le Prix Nobel de la littérature en 1993. Toni Morrison affirme écrire pour des gens qui lui ressemblent : des Noirs curieux, autonomes et très critiques et qui savent apprécier l'humain et ses réalisations.

Sylvia Plath



En 1932, au cœur d'un milieu aisé de Boston, naît Sylvia Plath, une poète et romancière au destin tragique. Passant à travers de multiples dépressions nerveuses qui la mènent à une tentative de suicide, elle est diplômée du Collège Smith en 1955. Un an plus tard, elle épouse le célèbre poète britannique Ted Hughes, avec lequel elle aura deux enfants. Les éditeurs préférant les œuvres de son époux, Sylvia Plath reste constamment dans l'ombre de celui-ci. L'omniprésence des thèmes entourant la mort, le suicide et la douleur est caractéristique de son œuvre. Il semble qu'ils habitent aussi sa vie personnelle puisqu'en 1963, on la retrouve morte par suicide. La majorité de ses œuvres furent publiées à titre posthume. *The Bell Jar* (*La cloche de détresse*, 1963), publié sous le pseudonyme Victoria Lewis, de même que le recueil de poésie *Ariel* (1966) eurent un vif succès. Dans les vingt dernières années, plusieurs de ses œuvres ont connu l'édition, dont *Collected Poems* (*Poèmes épars*, 1986) qui obtint le Pulitzer Award. Malgré sa fin tragique, Sylvia Plath est devenue une figure importante dans la lutte féministe.